

La part du sacré dans ma vie

Le mot sacré connaît un rayonnement certain, au moins dans les dictionnaires.

À preuve le nombre et souvent la portée des termes qu'il a engendrés: *sacre, sacrer, sacro-saint, désacraliser, consacré, sacrement, sacristie, sacrifice, sacrilège*, etc. On pourrait croire que le sacré prend plus de place qu'il ne paraît dans nos vies. Ne parle-t-on pas du lien sacré du mariage, de l'amour sacré de la patrie, du chant sacré, des vases sacrés, du sacre de la reine, etc. ? C'est au point qu'on pourrait se demander si le sacré est l'apanage des seuls croyants ou le privilège de tout le monde. C'est ce que nous tenterons ici d'élucider.

Le premier caractère du sacré, c'est qu'il porte au respect, à la gravité. Entrer dans une mosquée exige qu'on se déchausse; la présence d'un mort ou la naissance d'un enfant force le respect; que je sois croyant ou pas, le saccage d'un cimetière m'offusque. Le sacré réfère donc à quelque chose d'inviolable. C'est comme si, à chaque fois,



photo de Hervé Besson, C.A.S.

je me trouvais devant une réalité qui me dépasse. On dira, par exemple, «*Touche pas à la mémoire de ma mère, c'est sacré !* » Ou encore: «*Le sourire de cet enfant m'appelle à je ne sais quel au-delà !* »

Il m'est permis de penser que le sacré n'est pas un ailleurs lointain, réservé à quelques âmes d'élite. Je

croirais plutôt que c'est une réalité vivante, une dimension de ma conscience qui effleure à tout moment le quotidien. En réalité, ce n'est pas parce que la pierre est pierre qu'elle est sacré, mais c'est à cause de ce à quoi elle fait penser. Autrement dit, le sacré pour chacun dans la vie concrète, c'est une question de signification. « *Le signe, selon la définition de saint Augustin, c'est quelque chose de sensible qui, en plus de frapper les sens, fait penser à quelque chose d'autre.* » Autant dire que toute chose sensible peut être sacralisée ou désacralisée selon ce à quoi elle fait penser. Certes, le Sinaï est un lieu sacré, c'est-à-dire chargé de sens pour le croyant, mais sans incidence particulière pour qui ne partage pas la même croyance.

On ne comprend bien le sacré que si on le compare au profane. Le mot « profane » vient de *pro fanum*, qui signifie « hors du temple ». En bonne tradition, ce qu'on trouve hors du temple, c'est la place du marché. L'univers du commerce apparaît comme le prototype du profane. Le commerce, c'est le lieu des échanges mutuelles avec

prédominance du plus fort. Voilà un monde qui a ses lois, son calcul, sa géométrie; un monde à problèmes, mais à problèmes qui se règlent. Ce monde est dominé par la raison, laquelle opère en terrain connu. Elle évacue le mystère. On peut être champion dans ce monde-là.

Est habituellement tenu pour profane le monde du *primo vivere*, c'est-à-dire de la satisfaction des besoins ordinaires de la vie. Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus noble chez l'homme, mais de nécessaire. « *Il faut bien que le monde vive* », comme dirait Sancho. C'est alors

qu'on recherche les biens utiles, lesquels par définition ne sont pas voulus pour eux-mêmes, mais pour autre chose. L'argent, par exemple, n'est pas voulu pour lui-même, mais pour ce qu'il procure; de même la nourriture, le logement, le véhicule, etc.

Or, ce monde de l'utile diffère radicalement du monde du sacré, car un bien sacré est recherché pour lui-même, non pour autre chose. La paix intérieure, par exemple,



PHOTO DE DENIS HADOT, C.S.A.

l'épanouissement de l'être aimé, le mystère de l'au-delà, voilà des fins valables en elles-mêmes. Est sacré pour moi non pas l'utile, le comptable, le négociable, mais le gratuit, le sans-prix, le fascinant, ce qui est assez significatif dans ma vie pour m'inspirer un inviolable respect, un inlassable dévouement. Peut être sacré pour moi tout ce qui réfère à l'ultime finalité de mon être, à son terme comme à son point d'origine; tout ce qui me rapproche des trois questions classiques : « *D'où venons-nous, où allons-nous, qui sommes-nous ?* »

Les occasions ne manquent pas dans l'ordinaire de la vie qui peuvent nous mettre en présence de notre destinée d'homme: la naissance, la mort, la procréation, l'éducation, la patrie, le sexe, le jeu, l'amour, l'amitié, l'art, le savoir, la souffrance, etc. Certes, toutes ces réalités ne sont pas étrangères au profane; elles peuvent même n'être vécues que sur ce plan, mais elles fournissent d'ordinaire l'occasion d'un regard approfondi, élargi, sur les différentes péripéties de notre



histoire personnelle. C'est même le lieu du mystère, c'est-à-dire de l'inépuisable dans les explications.

De ces considérations il ressort que le monde du sacré n'est pas la chasse-gardée de quelques privilégiés, mais l'affaire d'un peu tout le monde - plus ou moins cependant, selon l'âge, le conditionnement et la volonté. Le rôle de la religion est de me fournir moult occasions d'approfondir cette présence de moi-même à moi-même. Certes, je ne suis pas appelé à vivre comme le contemplatif, une sorte de spécialiste du sacré, mais il importe souverainement que je sois sensible à mon aventure personnelle revue dans sa totalité, surtout en un temps où le profane tend à prendre toute la place.

Bruno Hébert, c.s.v.